

Le Congo en beauté à la fondation Cartier

AMBIANCE samedi 26 septembre 2015

Par Abdoulaye Gassama



L'exposition Beauté Congo – 1926-2015 – Congo Kitoko, à la fondation Cartier, dans le XIV^e arrondissement parisien, met à l'honneur l'art de la République démocratique du Congo jusqu'en janvier prochain.

« *Zut, zut, zut, zut* » : c'est par ces cris spontanés que le narrateur de la Recherche exprime son émerveillement mêlé de désarroi en découvrant l'éclat du soleil sur une mare lors d'une promenade dans les buissons de Montjouvain. Impuissant à traduire son émotion esthétique, il ne peut que balbutier ces mots à la fois d'exaltation et de colère. « *Mais en même temps, ajoute-t-il, je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de voir plus clair dans mon ravissement* ». De l'impression (ressentie) à l'expression (réfléchie), de l'obscurité à la lumière : telle semble être la dialectique de toute expérience esthétique. C'est précisément à ce passage de la Recherche du temps perdu de Proust que me ramène l'exposition « [Beauté Congo \(1926-2015\) — Congo Kitoko](#) » présentée à la Fondation Cartier depuis le 11 juillet.

Lorsque le narrateur parle de « ravissement » pour qualifier son état intérieur, il ne peut mieux rendre compte de l'éblouissement qui fut le mien au contact de ces 350 œuvres réunies par le curateur André Magnin. Le ravissement est, en effet, ce mot qui dit à la fois la joie, l'extrême contentement et l'arrachement aux conditions ordinaires de l'existence sociale. Ce sentiment d'arrachement (de captation et de capture) est d'autant plus fort qu'on se trouve démuné face à ces œuvres. Ni norme préexistante, ni canon fixé, ni unité de mesure, ni modèle sur lequel régler notre goût. Un art sans mode d'emploi. On se sent dépaysé, littéralement hors de son sol. On voyage, loin du confort des représentations et des perceptions familières.

Nul exotisme pourtant. On sait seulement que la surprise peut venir à tout moment, surgir là où on ne l'attend pas. C'est renouer ici avec l'essence même de la création conçue comme surgissement, jaillissement, commencement sans précédent. Notre esprit, sans bouée conceptuelle à laquelle s'accrocher, semblable à un navire surpris par une furieuse tempête, chavire et flotte à la dérive, au gré du choc émotionnel et du hasard des rencontres. C'est que cette exposition haute en couleur propose un autre regard sur l'art moderne et contemporain africain, à partir de la scène culturelle et artistique de la République démocratique du Congo. Alors que les arts africains demeurent fortement associés à des objets ethnographiques (masques, statuettes ou fétiches) évoquant la magie ou la sorcellerie, on y découvre une richesse culturelle hors normes où cohabitent peinture, photographie, vidéo, bande dessinée, sculpture et musique.

Dès l'entrée, on assiste à une explosion jubilatoire de couleurs. C'est le peintre [JP Mika](#) qui ouvre mon exposition. Et quel émerveillement ! De cet émerveillement qui vous met naturellement en joie. Cette joie justement est le thème du tableau « Kiese na Kiese » (« Le bonheur et la joie », en Une). On y voit une femme et un homme danser, main dans la main, le sourire aux lèvres sur un fonds de toile imprimée d'un motif à fleurs. Ce qui me frappe d'abord, c'est l'extrême vitalité de cette composition, l'animation interne du tableau que suggèrent le réalisme chirurgical des détails, les courbes des personnages, l'énergie gestuelle et le ciselé des traits. Ce tableau mouvant m'émeut, à coup sûr. Je suis là, seul face à la seule présence du tableau. Plus de salle, plus de public. Rien que l'œuvre et moi, engagés dans un dialogue « silencieux ». Car une toile nous parle, à sa façon. Et cette toile me parle. Je la vois se libérer peu à peu de son souci réaliste de représentation pour donner à voir un pur jeu de lignes, de formes et de couleurs. La couleur devient forme et la forme devient couleur.

Kadogo, l'enfant soldat



La sape

Cette magie de l'harmonie et de la fusion ne manifeste rien moins que la présence de l'invisible dans le visible, du spirituel dans le matériel, du surréel dans le réel. Rarement un artiste aura su peindre aussi brillamment, aussi justement, aussi réellement le sentiment physique et psychique de la Joie ! La joie de la création, cette jubilation intérieure de l'artiste qui irradie sur l'objet peint son éclat stellaire. La joie de la contemplation ou l'éternisation de l'instant. Toute aussi sublime, la toile intitulée « La Sape » est une mise en scène chamarrée

de l'artiste habillé en sapeur. L'art de manier les couleurs chez Mika n'est d'ailleurs pas sans rappeler cet autre art congolais qu'est la sape, véritable ode à l'harmonie des coloris. Ce phénomène qui tient autant de l'art que de la mode est un manifeste existentiel et une philosophie de vie où « se faire voir ou remarquer, en imposer, ne pas passer inaperçu, attirer le regard, interpeller... » sont autant de mots et d'expressions pour dire le goût de la parade, de la posture et de l'exhibition. La sape, c'est l'autre nom de cette joie que peint Mika. Pas de beauté sans joie et de joie sans beauté, semble-t-il nous dire, jovial.



Little Kadogo- I am for Peace, That is Why I like Weapons

Je m'arrête ensuite sur les œuvres de [Chéri Samba](#), notamment son sublime « Little Kadogo- I am for Peace, That is Why I like Weapons ». Kadogo, c'est l'enfant soldat en swahili. Le tableau est frappant. Un enfant, vêtu d'un treillis, lève les mains en l'air. Derrière lui, une main armée. Le contraste est saisissant entre d'un côté la violence symbolisée par les armes et l'uniforme militaire et de l'autre côté une nature luxuriante et lumineuse (le ciel bleu clair au fond, les fleurs aux teintes jaunes, roses, rouges et violettes). Cette image, à la fois bouleversante et terrifiante, suffit à dire l'abjection d'un monde voué aux puissances de l'argent, du cynisme et d'une folie meurtrière qui n'épargne pas même l'enfance. Un monde qui devient synonyme d'immonde. Ce tableau-dard vise à réveiller nos consciences endormies et à nous tirer de notre tiède torpeur. Sa beauté terrifiante procède de la secousse violence. L'image s'imprime sur nos rétines délicates pour y laisser une trace indélébile. On ne l'efface plus de notre mémoire. Ne faut-il pas porter en soi un chaos pour pouvoir enfanter une étoile dansante, comme le suggérait Nietzsche ? Tel est le sens de l'art engagé de Chéri Samba, un art aussi déconcertant que pétri d'humour. Cet humour caustique que l'on retrouve chez d'autres peintres comme Chéri Chérin et son hilarant « Parle menteurs des parties pourritiques », fable picturale qui tourne en dérision le monde politique.



La vraie carte du monde

Les visiteurs auront droit à un intermède musical aux bornes disposées dans les salles de la Fondation. Car la musique n'est pas seulement un thème pictural comme chez Moke (« L'Orchestre », « Kin Oyé », « 8ème round »), elle est un élément à part entière de la scénographie de l'exposition. On sait la prégnance de la musique dans les sociétés africaines et son omniprésence dans la vie urbaine kinoise. Le dialogue de la musique avec les œuvres d'art s'opère par des rapprochements libres, où tableaux et chansons se répondent, unis par une étroite sympathie. « Femme surchargée » de Pierre Bodo fait écho à « Mascara », la danse à succès de Fabregas le Métis Noir tandis que le magnifique chef d'œuvre du saxophoniste Verckys, « Nakomitunaka », méditation mélancolique sur l'origine de la « race » noire et l'aliénation religieuse, rappelle le tableau « La vraie carte du monde » de Chéri Samba. Dans cette boîte à musique vivante, on retrouve les rythmes du merengue, du jazz et de la rumba. Source d'inspiration et objet de fierté nationale, la musique populaire congolaise compte parmi ses artistes des noms aussi prestigieux que ceux d'Antoine Wendo Kolosoy, Franco, Tabu Ley Rochereau, Joseph Kabasele, Papa Wemba ou encore Koffi Olomidé. Véritable musique-monde, elle a marqué et marque encore des générations entières qui récitent en lingala les couplets et refrains de leurs chansons préférées, reproduisent les pas de danse endiablés des chorégraphies scéniques. Le rythme contagieux de la rumba congolaise s'est propagé au reste du monde.

Ville-chaos



Ville de Sète en 3009

Au fond, c'est l'âme d'un peuple heureux d'être ensemble qui se réverbère dans cette contre-culture populaire. C'est cette dernière qui pallie les défaillances du politique à susciter l'adhésion à un projet commun, à surmonter et dépasser les clivages de la société, à faire

peuple tout simplement. En l'espace d'un demi-siècle, le Congo a connu, faut-il le rappeler, d'innombrables drames : l'assassinat de Patrice Lumumba, la terrible dictature de Mobutu, l'invasion des armées ougandaises et rwandaises, les rébellions soutenues par l'étranger, l'exploitation et le trafic des matières premières, l'embrigadement des enfants, les multiples violences infligées aux femmes... Ce contexte historique et national sert de toile de fond à ces artistes et explique, sans doute, l'urgence à tisser de nouveaux liens, à créer des utopies. L'art est le lieu de ce peuple et de cette utopie comme nous le prouvent les œuvres futuristes d'un Bodys Isek Kingelez. Ce dernier nous offre des maquettes architecturales de villes grandioses construites à partir de matériaux divers : papier, carton ou plastique. « *Ville de Sète en 3009* » ou « *Ville fantôme* » imaginent des cités idéales que les politiques auraient à charge d'édifier, à rebours de l'expansion anarchique de la ville et de l'absence de politique d'urbanisation. Utopie de la ville, car la ville est « le lieu même du vacillement absolu » (Edouard Glissant). Ville du vacillement, du tremblement, du frémissement. Ville-chaos. Chaos des objets quotidiens et utilitaires, chaos des matériaux et des formes, chaos des rebuts et des débris transfigurés par la sensibilité créatrice d'un sculpteur. Ville idéale d'une communauté politique idéale.



Jean Depara

Les photographies de Jean Depara exposées à la Fondation nous (re) plongent, quant à elles, dans le Congo des années 50, 60 et 70. Ces sublimes clichés en noir et blanc saisissent des fragments de vie nocturne et restituent l'ambiance vibrante et enivrante des bars-dancings et des clubs de Kinshasa. « Kin-la joie, Kin-la folie », comme la surnommait le romancier congolais Achille Ngoye. Un monde peuplé de noctambules où se donnent rendez-vous musiciens ambulants, amoureux hardis, dandys fringants et femmes coquettes. Des corps libres qui se montrent, s'exposent, s'affirment, prennent la pose, se mettent en scène. Des corps libres qui déjouent les assignations, s'inventent des identités et font danser leurs vies. Chacun y exprime son irréductible singularité. Singularité du vêtement, de la pose, de l'attitude. C'est à une véritable révolution culturelle que nous convie cette tendre chronique des décennies agitées, dans l'ébullition du « Grand Soir » des indépendances.

On y découvrira l'attrait des Kinois pour l'American way of life, à travers notamment la mode des Bills, ces bandes de jeunes influencés par les westerns et habillés à la manière des cow-boys : chapeau aux larges bords et à la calotte haute, pipe en bois, santiags et faux révolvers aux hanches. Ni aliénation ni fascination béate pourtant. Ces emprunts à l'imaginaire

cinématographique américain sont largement transposés, adaptés, remaniés et recréés par une jeunesse congolaise réfractaire à l'ordre colonial. Ces jeunes bills, qui érigèrent leur propre monde, furent au front des émeutes anticoloniales de 1959 à Kinshasa. Plus proche de nous, les clichés de Kiripi Katembo proposent une vision onirique et poétique de Kinshasa, merveilleusement reflétée dans des flaques d'eau : des débris, une bouteille en plastique semblent flotter, indépendants, dans les airs de la ville. Ces images exposées à l'envers, littéralement renversées nous apprennent à découvrir des mondes imaginaires à même la réalité, à enrichir notre perception du réel, à poétiser notre regard.

« Vaste demeure sous le grand ciel »



Antoinette Lubaki

Le parcours s'achève avec les toiles des artistes précurseurs des années 1920 et 1940. Celles d'Albert et Antoinette Lubaki (seule femme artiste de l'exposition !) ou de Djilatendo, œuvres pionnières représentant une nature stylisée avec une économie de moyens et une simplicité admirables. On pourra également contempler les tableaux des peintres de l'atelier du Hangar, une académie d'art populaire indigène fondée en 1946 à Elisabethville (future Lubumbashi) par Pierre-Romain Desfossés, ancien officier de la marine française. Ces peintres de la nature, cette « vaste demeure sous le grand ciel », y décèlent ces « rapports intimes et secrets des choses » qui ont pour nom « correspondances ». On y voit des mêlées humaines ou végétales, des scènes de chasse ou des paysages aquatiques qui témoignent de la parfaite symbiose entre la nature et les hommes.

Un don : voilà la nature du lien qui nous unit à toutes ces œuvres. Le don d'un peuple à l'imaginaire du monde. Un don que nous avons à charge de recevoir et de rendre. L'art se trouverait ainsi au premier plan d'une politique du monde propice au partage de nos imaginaires, donc à l'utopie. Je laisserai le dernier mot au défunt Bodys Isek Kingelez : « *Mon art veut rapprocher les civilisations (...) Chacun doit prendre part à la mondialisation qui révolutionnera le monde entier. Entre tous les pays, entre toutes les cultures, les relations doivent être entretenues dans le respect, l'écoute et la considération* ».

Abdoulaye Gassama

<http://bondyblog.libération.fr/201509260001/le-congo-en-beaute-a-la-fondation-cartier/#.Vi9kwyv7MQI>

